



ALAIN TOURAINE

Signes particuliers

- S'il était un mot : généreux.
- S'il était un monument : la pyramide du Louvre.
- S'il était un plat français : des quenelles de brochet sauce Nantua.
- S'il était un philosophe : Descartes.
- N'est pas un homme d'argent.
- Allergique aux "cons et aux vieux cons".
- Publie "Le Monde des femmes", aux éditions Fayard.

«Précarité : partout on trouve des solutions, sauf en France»

Alain Touraine est un des pères de la sociologie contemporaine française. Pour "VSD", cet intellectuel qui a passé sa vie à analyser les mouvements sociaux décrypte les maux d'aujourd'hui : des émeutes des banlieues de l'automne dernier aux mouvements lycéens et étudiants de ce printemps.

VSD. Existe-t-il une parenté entre les émeutes des banlieues de l'automne dernier

et les mobilisations lycéennes et étudiantes de ce printemps ?

Alain Touraine. La réponse est oui. À la seule différence qu'en novembre, c'était la révolte des pauvres, tandis que les mouvements lycéens et étudiants sont l'expression des classes moyennes. Mais, dans les deux cas, nous assistons au même phénomène lié à la génération de la dés-intégration.

VSD. Qu'entendez-vous par « génération de la dés-intégration » ?

A.T. La génération d'avant se caractérisait par une intégration plus ou moins réussie alors qu'aujourd'hui notre société se délite : les gens s'écartent au lieu de se rapprocher. Prenez les émeutes de novembre dernier, ils sont, pour la plupart, des gens issus de l'immigration : ils sont nés en France, parlent français, mais en même temps ils sont rejetés par la

société française. Progressivement, ils se... dés-intègrent.

VSD. Et qu'en est-il des étudiants ?

A.T. L'étudiant qui sort de l'université avec sa licence de lettres, d'histoire ou de physique en poche est aussi dans la panade car il n'est pas sûr de trouver un bon job. La précarité est devenue sa hantise, d'où le rejet du CPE.

VSD. Qu'est-ce qui a changé dans notre société ?

A.T. La jeunesse n'est plus protégée comme avant, car le secteur d'État s'est progressivement affaibli. Du coup, la mythologie française de la fonction publique – insupportable à mes yeux – n'est plus ce qu'elle était, car on évolue dans une économie libérale et mondialisée... Bref, la précarité est devenue le problème majeur de notre société, et pas seulement des jeunes. Et, voyez-vous, il y a une chose qui m'horripile...

VSD. Quoi donc ?

A.T. Partout dans le monde on réfléchit sur les manières de faire

de la flexibilité sans tomber dans la précarité et l'on trouve des solutions plus ou moins satisfaisantes... sauf chez nous, en France ! Car, avec les Français, c'est toujours tout noir ou tout blanc. Regardez Villepin, il a voulu passer en force et a réussi à braver tout le monde. Est-ce vraiment trop compliqué de négocier avec les syndicats, les partis politiques, les jeunes ? En France, c'est déshonorant de négocier. Négocier, c'est capituler.

VSD. On casse, on brûle, la violence prend-elle une signification particulière en ce début du XXI^e siècle ?

A.T. Je vous ai parlé de dés-intégration de la société, eh bien, la violence, c'est la traduction même d'une société désintégrée. Les émeutiers des banlieues n'ont eu aucun acte positif : pas de paroles, pas de leadership, pas de proclamation. Rien que des gestes négatifs qui se résument à : « Je casse, je brûle ». La violence se déchaîne parce qu'on est dans l'absence de sens.

VSD. Un certain nombre d'analystes parlent sans retenue de « situation prérévolutionnaire » en France.

N'abuse-t-on pas de cette expression ?

A.T. Il y a un homme qui était très compétent en matière de révolution, c'est Lénine. Et il a dit : « Tant que les institutions fonctionnent, il faut les faire fonctionner. Quand elles ne fonctionnent pas, on fait la révolution. » Je ne vois donc pas pourquoi vous auriez la révolution en France quand vous n'avez ni révolutionnaires ni situation révolutionnaire.

VSD. « Un pays qui laisse à sa jeunesse le choix du chômage ou de l'exil est un pays en

«Est-ce vraiment trop compliqué de négocier ? En France, c'est déshonorant de négocier. Négocier, c'est capituler»

déclin ». D'accord avec l'historien Nicolas Baverez, auteur de *La France qui tombe* ?

A.T. Il a raison, même si je ne cautionne pas la thèse du « déclin de la France ». Car la France s'est plutôt pas mal débrouillée ces vingt dernières années, que ce soit dans le domaine de l'industrie, du commerce... Les Français ne sont absolument pas en retard sur les Allemands et, par rapport aux Américains, la productivité par

tête d'habitant en France est au moins égale à celle des États-Unis.

VSD. Alors, qu'est-ce qui ne va pas en France ?

A.T. C'est, disons-le une bonne fois pour toutes, l'arrogance des Français. Ils se prennent pour les fils de Dieu, de la Raison et de la Révolution, du coup ils considèrent tous les autres comme inférieurs. Le problème, c'est qu'ils sont aussi d'un anti-multiculturalisme quasi pathologique. Le rejet de l'autre, à mon grand regret, fait partie de la culture française malgré des siècles d'immigration réussie.

VSD. Dites donc, vous êtes sacrément remonté !

A.T. Pire encore : c'est à l'école que le sentiment de supériorité se fait le plus sentir. Les enfants issus des classes moyennes s'en sortent, pas les petits-enfants d'immigrés. L'école est devenue un facteur d'inégalités croissantes, ce qui explique pourquoi l'ascenseur social ne fonctionne pas.

VSD. En France, pays des fonctionnaires, des retraités et de la RTT, où est l'avenir pour un jeune ?

A.T. Avant de vous interroger sur l'avenir du jeune, interrogez-vous sur la France. La France est une collectivité qui ne croit plus en son avenir. C'est comme l'Europe qui se construit aujourd'hui : pas de dynamique, pas d'idées et pas de conquêtes. On vit dans des sociétés un peu vieilles où jeunes et vieux ne sont pas très différents.

VSD. Alors, les jeunes Français sont-ils paumés parce que la société française est bloquée ?

A.T. Exactement. J'ai aussi tendance à penser que le renouvellement de notre société passera par les femmes.

VSD. D'où le livre que vous publiez, *Le Monde des femmes*. Comment analysez-vous la popularité de Ségolène Royal ?

A.T. Son succès, comme celui de Michelle Bachelet au Chili, traduit bien le rejet de l'establishment politique. Le mot « femme » devient un marqueur doté d'un pouvoir libérateur vis-à-vis d'une classe politique qui est, il faut bien le dire, usée jusqu'à la corde ! ■